



DEUX DES CANNONS DE GROS CALIBRE DU CUIRASSÉ JAPONAIS SHIKISHIMA

TEMPERATURE

De 20 avril 1904

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 A.M., Mid., 3 P.M., and 6 P.M.

En Extrême-Orient.

Il y a réellement pénurie de nouvelles du théâtre de la guerre russo-japonaise. Depuis la destruction du cuirassé russe Petropavlovsk, les Japonais semblent se tenir éloignés de Port-Arthur et le commandant de la flotte russe dans le port n'est probablement guère disposé à s'aventurer en mer avec les quelques bateaux qui lui restent.

La campagne navale est pratiquement suspendue pour le moment, et celle dont le succès sera décisif si elle est entreprise, c'est à dire si la Russie envoie en Extrême-Orient ses flottes de réserve, ne pourra guère commencer avant le mois de juillet. Quant à la retraite du vice-roi Alexieff, annoncée puis démentie, elle n'aurait aucune influence sur les opérations futures.

Et, sur une question, il ajouta en branlant la tête :

d'escarmouches plus ou moins fréquentes, car la Russie n'est pas prête à prendre l'offensive et ne le sera pas de longtemps. La mobilisation des troupes a commencé le 15 février et comme une seule route conduit au point de concentration situé au fond de l'Asie, les Russes n'arrivent à y envoyer qu'une moyenne de 2000 hommes par jour, et cela au prix d'efforts presque surhumains, dans la crainte constante qu'une irrégularité vienne détruire le fonctionnement de cet immense ruban de fer qu'on appelle le trans-sibérien.

La Russie a donc envoyé jusqu'ici 125,000 hommes environ qui sont venus s'ajouter aux 100,000 gardant le chemin de fer de Mandchourie, Port-Arthur, Dalny, etc., mais il en faut 350,000 ou 400,000 au commandant en chef, le général Kouropatkine, pour prendre l'offensive en Corée, et on peut conséquemment dire que l'armée du Tsar ne sera pas prête à entrer en action avant la fin de mai. C'est alors que la guerre commencera véritablement.

Tolstoi et la guerre.

Nous extrayons d'un entretien qu'a eu récemment l'envoyé spécial d'un journal parisien avec le grand Russe, quelques lignes qu'on lira avec intérêt à cause de leur haute actualité : Le souci de connaître ce qu'il pensait de la guerre japonaise était l'occasion de sa visite ; mais Tolstoi n'est pas un spécialiste bavard à qui un passant curieux vient poser une question, qui y répond, et que l'on salue incontinent ; Tolstoi est un livre inépuisable de vie et de beauté, et il n'y a qu'à l'écouter sans fin, comme un sage qui a réfléchi sur toutes choses et un apôtre en qui l'idéal est la substance même de sa vie. Les notes que j'ai prises en quittant la maison occuperaient trois pages entières de ce journal ; l'en extrairai ce qui a rapport aux événements présents et à la mission particulière que je suis venu remplir en Russie.

—Comment se désintéresser d'un pareil conflit ? C'est un sujet de grande tristesse que ces batailles entre les hommes. Je levai les yeux, et je vis, piquée au mur par des épingle, une carte française de la Corée et de la Mandchourie.

—C'est une autre chose que le conflit de deux peuples. Elle met aux prises deux races. Quelles conséquences, selon vous, de la victoire de l'une ou de l'autre ?

—Qu'importe ! Je ne distingue pas entre les races. Je suis pour "l'homme" d'abord ; et, quoi qu'il advienne, quel sera, pour l'homme, le gain de cette guerre ?... Le malheur est qu'elle montre à quel point les hommes oublient ou ignorent la notion du devoir. Supérieur aux devoirs que l'on rend à la famille, à la patrie, à l'homme, il y a le devoir envers Dieu, "si vous me permettez ce mot", ou, si le mot vous gêne, envers le Tout, avec un grand T. Ce Tout, que j'appelle Dieu, est au-dessus des contestations individuelles. Quel que je pense, je ne puis faire que je n'appartienne pas à un ensemble, que je ne sois pas partie dans une harmonie. La conscience que j'ai de la relation de mon être avec cette harmonie, c'est ce que l'on appelle habituellement l'esprit religieux.

Mais ces notions essentielles, les hommes les oublient ; ils ne lisent plus l'Evangile, ce livre admirable ; ils s'obtiennent dans l'état de barbarie. Et nous les voyons alors s'engager délibérément dans des guerres effroyables, sans se dire que le premier devoir, l'essentiel devoir d'être pensants est d'abolir la guerre !

Le vieux maître s'exprimait avec une conviction tranquille, de sa voix douce et grave ; j'imagine que Saint Paul, prêchant les Corinthiens, leur tenait un discours semblable à celui qu'il entendais.

—Sans doute, fis-je. Mais cette guerre est un fait. Sans en rechercher les causes, sans distribuer les responsabilités, plaçons-nous devant ce fait. Il lui faut une conclusion. Le progrès humain n'est-il pas intéressé à ce que cette conclusion se produise dans le sens de la civilisation, et n'est-il pas désirable que les portions d'humanité qui sent les plus avancées profitent de leur force attractive pour entraîner les retardataires ?

—Oui, je sais, c'est ainsi que l'on raisonne, et ce raisonnement est comme pour justifier toutes les entreprises. J'admets cependant ce raisonnement. Je consens que la civilisation porte en elle une force active et éducatrice. Mais où est la civilisation ? Pourquoi voulez-vous que je la place en Europe ? Parce que les Européens se sont créés des besoins artificiels, et qu'ils emploient leur génie à les satisfaire ? Parce qu'ils ont inventé les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, que sais-je encore ?... Mais toutes ces acquisitions de la prétendue civilisation me paraissent des inventions de barbarie. Elles servent et flattent ce qu'il y a de plus bas dans l'homme. Je ne vois pas qu'elles lui confèrent une supériorité morale quelconque ; je vois en revanche que l'emploi qu'il fait de son intelligence est le plus souvent en vue du mal, non du bien.

—Cependant il ne crée pas de ces outils de guerre ou des instruments de jouissance matérielle. Il crée aussi des machines, qui diminuent sa fatigue, qui restreignent son effort. —Oui, qui économisent son travail. Mais le travail est bon et sain ; c'est une chose excep-

lente, et agréable, et amusante, que le travail.

—Le travail du mineur, par exemple, est un servage affreux. —Il n'y a de dur travail que parce qu'il y a des besoins violents. Restreignez vos besoins, vous épargnez des fatigues sans nombre à une multitude de vos semblables. Ce n'est pas le travail qu'il faut abolir, ce sont les appétits qu'il faut dompter. Et les inventions modernes, en développant les appétits n'aboutissent qu'à perpétuer l'esclavage.

Tolstoi continuait de parler sans écart, sur le ton de la conversation, avec une précision rigoureuse et avec une fermeté paisible qui dédaigne de s'affirmer à soi-même par des propos sans mesure.

Puis, tard, dans la soirée, il revint sur le même sujet : —Non, non, disait-il, ce n'est pas sur les inventions modernes qu'il faut juger le développement de la mentalité humaine. Je ne suis pas du tout sensible aux chemins de fer, au télégraphe, à toutes ces conquêtes par lesquelles l'homme pense démontrer le progrès. Nous nous émerveillons des Pyramides, et nous nous demandons : "A quoi servaient-elles ?" Toutes ces inventions de la civilisation sont nos Pyramides ; je crois que, dans des milliers d'années, un peuple viendra qui, retrouvant leurs vestiges, dira : "Quels étaient donc ces gens singuliers qui s'imaginaient que d'aller rapidement d'un point à un autre est une chose essentielle à la vie ?" Ils auront raison. Je n'ai jamais compris l'utilité des voyages ; les voyages ne servent qu'à faire perdre aux hommes leur temps ; ils sont une entrave au travail.

Le travail, toujours Tolstoi a sur les lèvres ce mot de travail ; je me rappelai qu'il a dit un jour : "J'ai du travail pour trois cents ans."

LES INSECTES MUSICAUX.

Avec une ingéniosité merveilleuse les Japonais s'amuse à imiter la nature.

Ils sont arrivés à produire ainsi, par la sélection et des soins spéciaux, des arbres naifs, des fleurs étranges et monstrueuses, des oiseaux fantastiques.

Leur fantaisie touche à tout ce qui se transforme, jusqu'à la nature même.

Un de leurs plus grands succès en ce genre est assurément l'élevage et l'éducation des insectes musicaux. La "Vie Populaire" les décrit ainsi :

Presque tous les pays du monde ont leurs oiseaux chanteurs dont le chant est doux aux habitants de ce pays.

Mais ce n'est pas au Japon qu'on entend des insectes musicaux.

La ville de Tokio ne possède pas moins de quarante marchés faisant le commerce de ces curieux insectes.

ments, des bourdonnements monotones, des trilles légers, indiment leuqs, des vibrations métalliques qui emplissent le silence du crépuscule d'une musique délicate, étrange.

Un des plus priés des insectes musicaux est le "kazumushi", qui veut dire en japonais : insecte-cloche, car le son de sa voix rappelle celui d'une très petite sonnette d'argent.

C'est une sorte de scarabée au corps allongé et plat. Le kutsuramushi est encore l'un des insectes chanteurs à la mode.

Sa forme ressemble tout à fait à celle d'une sauterelle qui serait très grosse.

Il existe deux variétés de cet insecte dont l'une est jaune pâle et l'autre verte.

La famille des crickets offre plusieurs catégories de chanteurs dont les uns émettent des bruits stridents et aigus de crécelles.

D'autres exhalent, au contraire, des modulations douces et monotones.

Il est un certain insecte qui ne chante qu'à minuit et dont la voix ressemble à une cloche lointaine.

Les Japonais l'appellent d'un nom aux syllabes mélodieuses qui veut dire "carillon nocturne".

C'est pour l'étranger de passage au Japon un plaisir d'une saveur très étrange, que d'être invité par un vieux Japonais, amoureux des anciennes coutumes de son pays.

Le maître de maison après une multitude de petites salutes, pleins d'esquisses polites, l'entraîne dans une véranda toute fleurie.

Le plafond pend, en guirlandes de fleurs et de feuillages légers, de ravissantes petites cages de bambou doré.

Des Japonais pittoresques dans leur costume local sont étendus sur des nattes et boivent du thé à petites gorgées en de précieuses porcelaines.

Ils ne disent pas un mot et écoutent, les yeux perdus dans le rêve, les chants variés des petits chanteurs.

Certains de ces insectes musicaux atteignent des prix très élevés et sont l'objet de soins incessants, car leur santé est très fragile.

Poissons antédiluviens.

En perçant des tunnels et en creusant des puits dans la région occidentale des Etats-Unis, la Nevada, l'Utah, l'Arizona, on a trouvé des lits de sel gemme à des profondeurs allant jusqu'à une centaine de mètres au-dessous de la surface du sol. Or, des millions de poissons, parfaitement conservés, sont inclus dans ces blocs de sel qui courent, croit-on, le fond d'un ancien lac qui ne mesurant pas moins de 50 kilomètres de long sur 20 de large.

Les poissons qui en proviennent se rapprochent du brochet, mais ne ressemblent pas du tout aux poissons qui vivent actuellement dans les lacs et rivières de la région. Ils ne sont pas pétrifiés, mais conservés avec leur chair aussi parfaitement que s'ils avaient été pris récemment dans un bloc de glace.

Quant on les retire et qu'on les expose à la chaleur du soleil, ils deviennent dans comme un morceau de bois, ce qui n'a pas empêché des ouvriers, employés aux salines, de se nourrir de ces restes antédiluviens.



FRANK T. KOZZABAL. Représentant du 6me Ward à l'Assemblée-Générale. D'après une récente photographie

Une lettre de M. Cazelles.

Nous avons reçu hier une lettre de M. F. Cazelles, la première depuis son départ de la Nouvelle-Orléans, il y a près de deux mois. Le nouveau directeur de notre scène française ne tardera pas à se retrouver parmi nous. Il nous écrit sous la date du 17 avril, à bord du paquebot "La Bretagne" et nous dit qu'il passera plusieurs jours à New York à dessein d'y conclure quelque arrangement qui lui permettra de donner des représentations dans la grande ville américaine et dans deux villes du Canada, Montréal et Québec.

M. Cazelles, par la teneur de la lettre, nous paraît très satisfait du travail qu'il a accompli à Paris. Il nous annonce comme très prochaine sa seconde lettre qui renfermera des renseignements au sujet de sa troupe et de ses projets, renseignements que nous tous empresserons de communiquer au public.

THEATRES.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Le programme de l'Orpheum est si varié qu'il y en a pour tous les goûts ; on y entend de la comédie, du chant, on y voit des danses, des tours de force, etc. Aussi, en matinée et le soir la salle est-elle toujours pleine.

TULANE.

C'est une bonne fortune pour le Tulane de clore la saison avec Marie Cahill et son excellente troupe dans "Mancie Brown". La mélodieuse et gaie musique et les artistes qui la chantent se font tous les jours de nouveaux admirateurs.

CRESCENT.

Clay Clement continue à se faire applaudir dans "The New Dominion". Il est entouré d'artistes de valeur qui, comme lui, ont fait la conquête du public.

GRAND OPERA HOUSE.

La foule qui se presse au Grand à chaque représentation de "Fazio Romano" montre combien notre public est enthousiaste du grand drame. Il est vrai que la pièce est jouée avec beaucoup d'art par la troupe Baldwin-Melville.

LE DERNIER COMBAT.

Sous ce titre le "Novi Krai", organe publié à Port-Arthur, fait une description émouvante de la scène qui s'est produite à bord du "Sayan", pendant un des nombreux bombardements de Port-Arthur par les Japonais :

"Les hommes tombaient les uns après les autres, dit-il, frappés par les éclats d'obus, et sur les ponts on glissait dans le sang, finissant fut bientôt rempli de blessés, trente hommes y eurent été portés avant la fin du combat. Au milieu du fracas des canons, du sifflement des projectiles, du bruit formidable des explosifs, de l'écrasement des éclats et du bruit des machines, les médecins s'occupaient tranquillement des blessés sur la table d'opération de l'hôpital. Lorsque la bataille se termina et que l'ennemi commença à se retirer, les officiers, réunis sur la passerelle, poussèrent des hurrahs frénétiques. Leurs acclamations se propagèrent rapidement jusque dans la cale, et les voix de l'équipage, y compris les chauffeurs et même les blessés, se joignirent bientôt à celles des officiers. Le capitaine lança alors le commandement : "A toute vitesse, en avant !" Dans le but de poursuivre les Japonais qui se retiraient, mais le navire s'était à peine éloigné que l'ordre de revenir lui fut signalé par le vaisseau-amiral."

L'ABELLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS FAVORABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris : \$12.00 l'an ; \$6.00 6 mois ; \$3.00 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris : \$2.00 l'an ; \$1.00 6 mois ; \$0.50 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner ont à adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abeille de la N.O.

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit Par PIERRE SALES

QUATRIEME PARTIE

LES DECEPTIONS DU DUC DE HERFORD-DOUGLAS.

Suite. L'épouvante lui donna l'énergie suprême de lutter qui a

compris qu'il n'écartera le danger qu'en se précipitant au devant.

Et la voix étranglée, mais ses petits yeux noirs tout assés follement ceux du duc elle le brava.

—N'allez pas oublier, vous, que je suis libre et que personne ne m'a jamais fait céder, quand cela ne me convenait pas. Et n'oubliez pas non plus, quand vous viendrez chez moi, que je tiens merveilleusement de ce petit revolver que vous m'avez justement donné. —Donc, pas de bêtise, vous savez. —Pauvre folle ! murmura le duc avec dédain. Vous ne comprenez pas. Adieu !

Et redevenu très froid soudain, il la laissa tout abasourdie, au milieu de l'allée. —Il traversa le parc, fit signe de la grille à son cocher ; son coupé vint le prendre.

Et il partit sans avoir jeté un coup d'œil sur la jolie fille, qui arrivait, toute tremblante à la porte du parc, effroyablement irritée encore, mais avec cette première pointe de sagesse qui lui faisait murmurer : —Je crois bien que mon sale caractère m'a fait faire une gaffe.

Cela lui avait été impossible de ne pas céder à la rancœur, au dégoût amassés pendant ces longs mois, de ne pas échapper, un instant, à l'odieuse comédie, et surtout de ne pas proclamer

cette admiration, cette reconnaissance qui avaient été la moitié de sa vie depuis le départ de Jean de Vitray.

Ah ! si Jean de Vitray avait manqué à quelqu'un à Paris, c'était bien à cette pauvre détraquée, qui avait cru le séduire un jour, alors que c'était elle qui se prenait à cette virilité, à cette délicatesse. Et, intimement, c'est à lui qu'elle rapportait ses petits succès ; et elle avait vraiment une hâte folle qu'il revint à Paris pour pouvoir aller lui dire : "Voilà ce qu'a fait la petite rien du tout que vous avez dédaigné !"

Et elle regagna son logis en grommelant, comme une gamine : —Flûte pour monsieur le duc, s'il est jaloux de moi à ce point ! Il s'imagine donc qu'il n'y a que lui à Paris !... Oui, monsieur le duc, flûte pour vous !

Pauvre petite, qui rapportait tout à elle ! Ce n'est pas d'elle que le duc était jaloux. Il avait toujours été si épris de lui-même avant de l'être d'aucune femme, qu'il se détachait instantanément, dès qu'il sentait qu'on se détachait de lui.

Mandinette ne comptait donc déjà plus pour lui. Et ce qui lui broyait l'amour-propre de Clarence, la douleur cuisante qui pénétrait en lui et lui donnait même une sensation de brûlure au cœur, c'était d'avoir retrou-

vé, même en cette misérable intrigue, l'odieuse personnalité que lui détestait toujours en face de lui depuis sa jeunesse.

Même absent, Jean de Vitray le dominait encore. Comment cela s'était-il produit ?... Peu important. Mandinette avait dit le rencontrer dans un de ces petits milieux de théâtre où s'étendait son influence de grand Parisien ; et mot de lui l'avait fait engager ; et il n'avait même pas daigné prendre sa récompense. —C'était l'époque où il partait pour l'Amérique. —Et la tête de cette petite perdue, déjà gonflée par ses lectures romanesques, s'était encore échauffée sur ce personnage vraiment étrange qui traversait la vie à la façon d'un héros de roman.

—C'est que je commence à en avoir assez de monsieur mon beau-frère ! Le duc avait prononcé ces mots avec une rage froide, mais était pris aussitôt du sentiment de son impuissance.

Provoquer une querelle avec Jean de Vitray, il n'y parvenait sans doute pas. Jean s'affectait d'ordinaire de ne pas comprendre. Et s'il l'insultait, Jean n'était pas capable de lui répondre devant tout ; "Vous savez bien que j'ai le droit de dédaigner vos insultes".

Le duc rentra chez lui profondément désespéré et les nerfs

si surexcités qu'il fut pris d'un frisson quand il rencontra, dans le vestibule de l'hôtel, un domestique qui portait la valise de son fils.

—Monsieur James est donc rentré ? balbutia-t-il, la voix étranglée.

—Monsieur le marquis arrive à l'instant, monsieur le duc. Et monsieur le marquis a été bien heureux d'apprendre que monsieur le duc se trouvait encore à Paris.

—Ah... ah... Très bien... Mon fils est de retour... Très bien... Très bien...

Sa voix, d'abord toute blanche, reprit de la force, et son agitation se calma, son cœur se remettait à battre plus rapidement.

Son fils lui revenait... au milieu de ce grand trouble... son fils, son naturel soutenu, qu'il avait en bien le tort de dédaigner, de repousser... cet enfant qui ne demandait qu'à l'aimer, à être fier de lui.

—Mon fils ! Jamais, même en la toute enfance de James, il n'avait éprouvé semblable joie à prononcer ce nom.

—Prévenez monsieur le marquis que je suis rentré et qu'il me trouvera dans la bibliothèque.

Cette bibliothèque où ils avaient justement une si vive discussion.

C'est là qu'il allait le reconnaître, très aisément ; car il avait la certitude que ce jeune cœur ne demandait qu'à lui revenir tout entier.

Quelle nouvelle vie pouvait s'éveiller devant lui, s'il s'appuyait sur cette jeune intelligence ! Et il s'entrevoit des choses très bonnes, soudain, dans la fierté d'avoir un tel fils, qui pouvait devenir une "personnalité", que tout le monde saurait dirigée par lui... avec la collaboration de l'oncle Tiburce, bien entendu. Il allait profiter de l'absence de sa mère et de sa femme, pour s'emparer de ce petit, à l'âme si tendre.

Et il fut sincèrement ému lorsque James parut dans l'embrasure de la grande porte de la bibliothèque ; puis il vit le cœur serré parce qu'il était tout pâle et ne marchait que difficilement.

—Mon fils ! Ses yeux s'emplirent de larmes. Et il alla vivement au devant de lui.

James s'était aussitôt arrêté et s'appuyait à un meuble, en murmurant : —Ne vous inquiétez pas... Je suis beaucoup mieux. Mais cela me rend tout faible d'être si affectueusement reçu par vous.

—Eh ! mon petit, c'est qu'il y a quelques mois que je suis privé de toi ! James faillit se trouver mal sous ces douces paroles.

—Oui, bégaya-t-il, votre petit, bien humble, bien repentant... votre petit qui vous est infiniment reconnaissant de votre pardon si délicat, sans un mot de réclamation. —Eh ! morbleu ! c'est que j'aurais mes rindesses, moi, à me faire pardonner... Nos caractères, mon cher, qui se sont heurtés... On n'est pas impatient du rang de nos sommes... Et toi, tu y as joint la goutte de sang des Vitray, qui n'ont jamais été réputées pour avoir la tête loin du bonnet... Ne parlons plus de cela. —Il l'embrassa tendrement, et James l'étreignit avec passion. Quel réconfort pour lui, quand, tout à l'heure, il tremblait à la seule pensée de paraître devant son père !

—Conte moi donc ton voyage, disait celui-ci, d'un ton de camarade, et ton accident... car je devine bien !... —Oui, un accident effroyable, père... j'aurais très bien pu laisser la vie... si je n'avais été immédiatement et admirablement soigné.

—Et dont tu ne nous as même pas avisés, morbleu ! fit le duc, avec une très légère pointe de gronderie. Mais lui-même comprenait tout de suite : —Tu n'as pas voulu nous inquiéter ? —En même temps que je repreneis connaissance, en m'a ac-